

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

Nos quatre personnages se dirigèrent vers la salle Trousseau, à l'entrée de laquelle attendaient les internes et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul pour suivre la visite.

Le docteur Perrin fit un salut circulaire et entra.

A sa droite se tenait l'abbé d'Areynes, s'appuyant toujours sur le bras de Raymond Schloss.

Entre deux longues rangées de lits blancs dont les rideaux étaient relevés sur les colonnes de fer, le parquet bien ciré brillait comme de la glace.

Tout était d'une merveilleuse propreté.

Le lit n° 17 se trouvait placé au milieu de la salle.

M. Perrin s'arrêta après avoir fait quelques pas, et, se tournant vers son cortège d'internes, il dit :

— Veuillez attendre, messieurs... Je ne veux pas d'encombrement autour de son lit... Si j'ai quelques communications intéressantes à vous faire, je vous appellerai.

Les internes s'immobilisèrent docilement.

Le docteur s'avança vers le lit de Jeanne Rivat, accompagné seulement de l'abbé d'Areynes, de Raymond Schloss, du directeur et de l'interne de service.

Jeanne était assise plutôt que couchée dans son lit, les reins soutenus par des oreillers.

Ses mains étaient jointes et ses yeux fixés sur ses mains.

L'abbé d'Areynes ne put contenir une exclamation de surprise et de douleur en voyant ce visage amaigri par les souffrances, mais dont les traits restaient parfaitement reconnaissables.

— Eh bien ? demanda le directeur.

— Eh bien, monsieur, Raymond Schloss ne s'était pas trompé. Cette pauvre femme est Jeanne Rivat.

Le groupe avait fait halte à quelques pas du lit de la malade dont les yeux restaient toujours rivés sur ses mains jointes.

— Présentez-vous à elle, dit le docteur au vicaire de Saint-Ambroise. Parlez-lui du passé... cherchez par tous les moyens possibles à provoquer le réveil de la mémoire... Je reste ici pour vous laisser plus libre, mais je veille et j'écoute...

Le jeune prêtre, tremblant d'émotion, le cœur serré, s'avança vers le chevet de Jeanne.

Celle-ci ne faisait aucun mouvement et semblait étrangère à ce qui se passait non loin d'elle.

Raoul s'arrêta et pendant quelques secondes la regarda tristement.

Était-ce donc là cette belle et charmante fille que, si peu de mois auparavant, il avait unie à un brave garçon, à un honnête et courageux travailleur, en demandant à Dieu de la bénir et de faire d'elle une heureuse épouse et une heureuse mère !

L'abbé d'Areynes s'avança d'un pas encore, et à demi-voix murmura :

— Jeanne...

La jeune femme inconsciemment releva la tête.

— Jeanne... répéta le prêtre un peu plus haut...

La malade tourna vers lui ses yeux sans regards, mais pas un muscle de son pâle visage ne tressaillit.

Le docteur Perrin suivait cette scène avec autant d'attention que d'intérêt, cherchant à saisir sur les traits de l'infortunée l'indice d'une émotion naissante.

Tout à coup une lueur sembla s'allumer dans les yeux mornes de la folle, ses lèvres s'entr'ouvrirent, ses mains se disjoignirent et s'agitèrent sur les couvertures, un frisson secoua son corps.

— Parlez lui ! Parlez lui !... dit vivement le médecin à Raoul.

Celui-ci sentait naître en son âme une soudaine espérance.

Ce qui se passait en ce moment n'était-il pas l'avant-coureur d'un prochain retour à la raison ?...

— Jeanne reprit d'une voix douce mais bien accentuée, regardez-moi et reconnaissez-moi, mon enfant... Je suis l'abbé d'Areynes, le vicaire de Saint-Ambroise... C'est moi qui vous ai mariée à Paul Rivat.

Un pli profond se creusa entre les sourcils de la folle.

Ses lèvres remuèrent comme si elles voulaient exprimer une pensée, mais aucun son ne s'en échappa.

— Paul Rivat... poursuivit le jeune prêtre, souvenez-vous ! il

était soldat pendant la guerre... il est sorti de Paris pour combattre... Souvenez-vous... Souvenez-vous, Jeanne ! Vous l'avez attendu longtemps... il n'est pas revenu...

Jeanne étendit une main, saisit le poignet du prêtre et serra avec une force nerveuse.

D'une voix blanche, sans expression, elle balbutia :

— Paul... Paul Rivat...

— Continuez ! Continuez ! fit le médecin en se rapprochant du lit. Evoquez les souvenirs les plus cruels, au risque de provoquer une crise terrible... Si cette crise se manifeste, ce sera le réveil de l'âme et de l'intelligence.

L'abbé d'Areynes, aussi pâle que la folle, poursuivit :

— Paul est mort. entendez-vous, Jeanne ? Comprenez-vous ? Paul est mort !...

Jeanne ne tressaillit même pas.

Sa main amaigrie lâcha le poignet du vicaire et retomba sur le lit.

— Paul est mort... répéta l'abbé. J'ai reçu son dernier soupir, et, au moment où son âme s'envolait vers Dieu, je lui ai juré de veiller sur vous et sur l'enfant qui devait naître de vous...

Pour la première fois, Jeanne perdit cette impassibilité qui faisait d'elle un corps sans âme.

Une violente agitation s'empara d'elle.

De grands plis se creusèrent sur son front. Ses yeux vacillèrent dans leurs orbites, des gouttes de sueur perlèrent sur ses tempes.

A coup sûr, un travail effrayant se faisait dans les ténèbres de son cerveau.

Le docteur Perrin comprit ce qui se passait en elle, il s'élança jusqu'auprès de son chevet, et se penchant sur elle il commanda d'une voix impérieuse :

— Souvenez-vous ! Je le veux !...

Ses yeux étincelants et dominateurs se fixaient sur les yeux hagards de la pauvre femme dont une brusque décharge électrique parut secouer l'organisme tout entier.

— Souvenez-vous ! reprit le docteur. Souvenez-vous de vos enfants... deux petites filles... deux jumelles... endormies dans leur berceau, et que les flammes allaient atteindre !...

Jeanne, portant ses deux mains à son gosier, poussa un cri rauque, effrayant, qui s'éteignit dans un long soupir.

— Souvenez-vous ! répéta M. Perrin avec la cruauté du chirurgien armé du scalpel ou de la sonde, qui s'inquiète peu de faire souffrir son malade pourvu qu'il le sauve. Vos enfants ne sont pas mortes peut-être... il faut les retrouver...

— Il faut retrouver Servais Duplat qui les a enlevées ! ajouta l'abbé d'Areynes.

En entendant prononcer le nom de Servais Duplat, Jeanne laissa échapper un gémissement lugubre.

Son visage prit une expression farouche.

Un éclair jaillit de ses prunelles.

Duplat ! cria-t-elle d'une voix rauque. Duplat est un assassin ! Il a tué Paul !... il a tué mes filles !

En même temps, une effroyable crise nerveuse s'emparait d'elle et la tordait en de violentes convulsions.

Les assistants qui, le cœur serré, suivaient de loin cette scène, s'élancèrent pour prêter secours au maître qui ne pouvait contenir seul les mouvements désordonnés de la pauvre femme.

Au bout de quelques minutes, la crise diminua d'intensité et finit par se calmer tout à fait.

Jeanne retomba sur son lit, brisée, anéantie.

Le docteur donna l'ordre de préparer immédiatement une potion.

— Que concluez-vous ? demanda le vicaire de Saint-Ambroise.

— Que la guérison de Jeanne Rivat n'est point impossible.

— Ah ! que Dieu vous entende ! s'écria Raoul avec joie.

— Oui, monsieur le vicaire... c'est ma conviction.

— Alors, vous allez entreprendre de la guérir ?

— Non, car j'aurais ici peu de chances de succès... Il faut qu'elle soit remise entre les mains d'un spécialiste, et à la suite d'un traitement qui peut se prolonger pendant des mois, peut-être pendant des années, je crois que la raison lui sera rendue... Je vais annexer à mon rapport un procès-verbal détaillé de notre dernière tentative, et je recommanderai tout spécialement et très chaudement votre pro-